

Les sens intérieurs

... **Claude Flipo s.j.**, Nantes
Accompagnateur spirituel, Chemins ignatiens

« Cette fois, j'y vois clair », dit-on pour signifier qu'on a compris. Ou, « cet événement me touche », pour dire qu'on se sent concerné, ou encore, « j'ai beaucoup goûté ce concert ». Nous avons des sensations, nous éprouvons des sentiments. Les sensations nous viennent par nos sens - la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût -, qui nous ouvrent au monde extérieur. Nos cinq sens, dit-on, sont les portes de l'âme, et rien ne vient à notre esprit qui ne passe d'abord par nos sens.

Les sentiments prennent le relais. Ils appartiennent à notre monde intérieur, ils colorent nos états d'âme. Ainsi pourra-t-on éprouver un sentiment d'admiration ou de révolte, de joie ou de compassion en regardant le journal télévisé. Encore faut-il, pour que l'événement nous sorte de l'indifférence, qu'il nous « touche ». Une même information peut bouleverser les uns et laisser les autres de marbre.

Nos sensations sont physiques, déterminées d'avance et communes à tous, mais les sentiments révèlent un « sentir » beaucoup plus intime et personnel. Ils nous font partager la détresse ou la joie des autres. Ils sollicitent notre liberté : nous pouvons y consentir ou nous en défendre en gardant bonne distance.

1 • « Tourne mes sens à l'intérieur », prions-nous avec l'hymne *Jésus qui m'a brûlé le cœur*, de Didier Rimaud.

Voyant le blessé à demi-mort sur le bord de la route, le Samaritain est touché de compassion. Le prêtre et le lévite le voient, eux aussi, mais restent à distance. Comment donc le Samaritain s'est-il approché ? En voyant, non seulement avec ses yeux de chair, mais encore avec ceux du cœur. De même, dira saint Augustin, croire, c'est toucher par le cœur : « Cette femme, l'hémorroïsse, qui a touché la frange du manteau de Jésus, elle l'a touché par le cœur, car elle a cru en lui. Quelqu'un m'a touché, dit le Seigneur ; elle m'a touché, elle a cru en moi. La foule le presse, mais la foi le touche. » Ainsi, l'objet du sentiment est toujours « ce qui nous touche » ou « ce que nous touchons » par le cœur. Et ce sentir est une prise de conscience immédiate, qui nous rend l'événement présent, d'une présence qui nous engage.

Notre affectivité

Sentir les choses intérieurement, voilà ce qui nourrit l'âme. Mais l'intériorité humaine est si riche et profonde que nous ne percevons habituellement qu'une maigre portion de la réalité. Nous en restons le plus souvent à la surface des choses.

Réfléchissons un instant sur ce « sentir » intérieur, cette capacité que nous avons d'être « affectés » par un événement, un visage, une parole, capacité que nous

spiritualité

Nous utilisons spontanément le vocabulaire des sens corporels pour exprimer les sentiments de l'âme. La métaphore nous est si naturelle qu'elle semble indiquer qu'entre nos sens externes et notre sensibilité interne existe une subtile harmonie : à nos sens extérieurs correspondraient des sens intérieurs. A moins que nos cinq sens aient en eux-mêmes cette double dimension externe et interne.¹

spiritualité

appelons notre affectivité. Pour dire les choses un peu grossièrement, notre affectivité - c'est-à-dire nos sentiments, nos émotions, en un mot ce qui nous fait vivre, désirer ou craindre, ce qui nous dynamise ou nous paralyse - se déploie à trois niveaux bien distincts.

Le premier est celui de notre affectivité naturelle, cette part de nos sentiments qui nous est commune. Ainsi, chacun désire être bien dans sa peau, jouir de l'amitié des autres. C'est si « naturel » que les manques d'affection ou de reconnaissance, comme le sentiment d'exclusion, nous blessent et peuvent susciter dans l'enfance des carences affectives graves.



Le second niveau est celui de notre sens moral ou, comme on dit encore, notre sens des valeurs. L'admiration, le respect, la probité, la solidarité sont des valeurs que l'on sent bien plus qu'on ne les pense. Certains sentent, d'autres non. Il s'agit là d'une sensibilité qui a besoin d'être éveillée, formée, comme nous le constatons de plus en plus aujourd'hui dans le domaine de l'éducation. Ce monde intérieur des valeurs engage beaucoup plus notre liberté : sentir, c'est ici « consentir », consentir à plus grand que soi, à des valeurs qui nous dépassent et qui sollicitent notre conscience sans la contraindre. Et consentir ensemble à un ensemble de valeurs, c'est faire partie d'une famille d'esprits, une famille spirituelle. Ainsi sera-t-on membre d'une association, d'un syndicat ou d'un parti politique.

Sensibilité spirituelle

Le troisième niveau, plus intérieur encore, est celui du sens spirituel proprement dit, celui qui nous fait sentir la force des béatitudes évangéliques. C'est ici sentir et désirer ce que le Christ lui-même a choisi et préféré, vouloir se mettre à son école, pour apprendre de lui la douceur et l'humilité, la fécondité du pardon et la force du service désintéressé. C'est faire un pas qui nous transporte dans un autre monde, celui du Royaume de Dieu. Une avancée que nous pouvons désirer accomplir mais qui échappe à notre pouvoir. Elle ne peut être que l'objet de notre prière. Ainsi le pas qu'ont franchi le Père de Chergé et ses compagnons cisterciens lorsqu'ils ont décidé de rester à Tibhirine au risque de leur vie, par solidarité avec leurs amis algériens. Un pas qui dépasse radicalement la raison et toute sagesse humaine.

Sans être appelés à vivre une telle radicalité, beaucoup de chrétiens découvrent un jour ou l'autre qu'ils sont habités par l'Esprit du Christ, qui leur fait goûter intérieurement les attitudes du Christ, sa douceur, sa miséricorde, sa patience ou sa solidarité avec les pauvres.

Comme on le voit, l'éveil et la croissance de cette sensibilité intérieure (la capacité d'éprouver les sentiments du Christ Jésus lui-même) dépassent la capacité humaine. C'est l'œuvre de l'Esprit saint en nous. C'est l'Esprit saint qui nous le fait désirer et qui nous dispose, à travers nos propres efforts pour devenir conformes au Christ, à recevoir ses dons.

Saint Paul y revient sans cesse dans ses lettres : ce ne sont pas vos mérites qui vous le procurent, ce n'est pas votre sagesse, c'est la foi, l'ouverture du cœur à l'amour qui vient d'en haut : « Que votre amour, écrit-il aux Philippiens, que votre charité croissent de plus en plus, jusqu'à former en vous cette vraie science et ce tact affiné qui vous donneront de discerner le meilleur » (1,9). C'est l'amour qui vient d'en haut, c'est la charité répandue dans les cœurs par l'Esprit saint qui forme ce tact intérieur, qui l'affine, le purifie et le rend capable du discernement spirituel en toutes choses.

Purification des sens

Y a-t-il continuité entre nos sens extérieurs et ce toucher intérieur dont parle saint Paul ? Ou bien s'agit-il d'un autre sens, d'une sensibilité aux choses d'en haut qui serait d'une autre nature ? Autrement dit, nos sens externes ont-ils la capacité de se tourner vers l'intérieur en se laissant attirer par la joie de l'Esprit saint ? Les maîtres de la tradition spirituelle en discutent car, au premier

abord, il semble y avoir une sorte d'opposition entre les sens corporels et le sens spirituel.

Saint François de Sales, qui était fin psychologue et homme de grande érudition, disait ainsi, en évoquant les philosophes de l'Antiquité, qu'il y a deux sortes d'extase : l'une nous élève au-dessus de nous-mêmes, en passant par le plus intime, et l'autre nous ravale au-dessous de nous-mêmes. Comme si l'homme, étant d'une nature moyenne entre l'ange et la bête, s'élevait jusqu'à sentir les réalités d'en haut en s'exerçant aux actions spirituelles, tandis qu'il s'enlisait dans une sensualité basse et terrestre en s'appliquant aux plaisirs des sens. « Et comme l'extase n'est autre chose que la sortie de soi, de quel côté que l'on sorte, on est vraiment en extase. »

Aussi, concluait ce docteur de l'Eglise, « quand l'âme pratique l'amour par les actions sensuelles qui la portent au-dessous de soi, il est impossible qu'elle n'affaiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour supérieur. Car il y a cette différence, comme dit saint Grégoire, entre les plaisirs spirituels et les corporels : que les corporels donnent du désir avant qu'on les ait, et du dégoût quand on les a ; mais les spirituels, au contraire, donnent du dégoût avant qu'on les ait, et du plaisir quand on les a. »

Il est bien vrai que l'on ne renonce à un plaisir que pour un autre, et que c'est en cela que consiste la première conversion. Car l'homme est un être de désir, et il cherche confusément l'objet de son amour. Et quand il l'a trouvé, il en éprouve plaisir et délectation.

Ainsi la vie spirituelle n'est pas étrangère au corps - n'est-il pas promis à la résurrection ? - mais elle implique ce que la tradition appelle la purification des sens, et à travers eux une transformation de la sensibilité. Grégoire de Naziance disait : « Tu aimeras Dieu de toute

spiritualité

ta sensibilité. » Car la force de l'âme consiste, en effet, dans ses désirs, ses passions et ses affections. Et ces affections lui viennent à travers les sens corporels.

Quand donc le vouloir de l'homme dirige vers Dieu non seulement son intelligence et sa volonté, mais tout ce qui fait leur force, à savoir ces mêmes désirs et affections, et qu'il les détourne de ce qui n'est pas Dieu, alors il garde la force de l'âme pour Dieu et se porte ainsi à l'aimer de toute sa volonté. C'est ce que saint Ignace propose comme objectif aux chrétiens fervents : « Ordonner sa vie sans se laisser déterminer par aucune affection désordonnée. »

Subtile alchimie : le saint n'est pas un homme sans passions, sans désirs et sans plaisirs, mais c'est un homme dont les sens et l'affectivité ont été purifiés, transformés par l'Esprit saint, sont devenus capables de sentir et goûter les réalités divines. On sait à quel point cette transformation de leur être sensible passe par des renoncements, des nuits des sens, des privations momentanées de toute jouissance, par lesquels ils sont préparés aux noces éternelles.

Sobriété

C'est en vue de cette transformation qu'Ignace invite, au cours des Exercices spirituels, à prier les Mystères de l'Évangile par l'« application des sens ». Après avoir médité un épisode de l'Évangile, dit-il, on y reviendra en appliquant ce qu'il appelle les sens de l'imagination aux personnes de la scène. Voir les personnes, entendre ce qu'elles disent, percevoir par l'odorat, toucher par le tact avec respect les endroits où elles passent, etc.

Voir, par exemple, et considérer comment le Christ mangeait, sentir sa douceur ou son humilité au cours de sa Passion, goûter intérieurement à travers l'humanité du Christ « l'infinie douceur et grâce de la divinité » (et ainsi du reste selon les personnes que l'on contemple), afin d'en tirer profit pour soi. C'est par cet exercice répété, ainsi que par une certaine maîtrise des sens qui peut passer pour un temps par une privation volontaire, que s'éveille et se développe cette sensibilité spirituelle dont parle saint Paul.

Pour revenir à l'ordinaire des choses, disons que la vie dans l'Esprit ne peut s'enraciner dans l'expérience corporelle sans se nourrir de la méditation de l'Évangile ; mais encore qu'elle requiert cette maîtrise de soi dans l'usage des sens qui est déjà un fruit de l'Esprit et qui porte le nom de sobriété, vertu qui n'est guère en vogue dans notre société de consommation ! C'est sans doute à ce prix que les sens corporels, transformés par l'Esprit de Dieu et comme appriivoisés aux réalités spirituelles, peuvent participer de la joie de l'esprit et jouir eux aussi de la consolation divine. Alors ils deviennent capables de voir, de goûter et de sentir la présence de Dieu en toutes choses créées.

CI. FI.